

## Le trille blanc Fleuron du printemps!

Thérèse Romer

---

Number 23, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18762ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Romer, T. (1984). Review of [Le trille blanc : fleuron du printemps!] *Continuité*, (23), 41–42.

## Le trille blanc FLEURON DU PRINTEMPS!

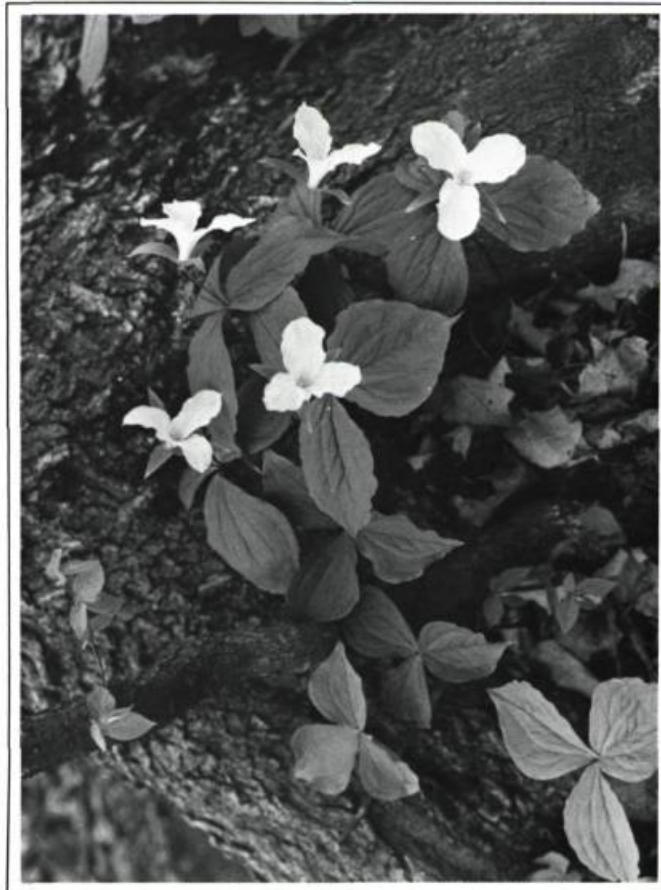
Le mois de mai apporte à nos érablières un spectacle unique au monde: un tapis de fleurs blanches qui dansent, comme de grands papillons clairs, parmi les taches d'ombre et de soleil du sous-bois printanier.

Peu nombreux sont les Québécois qui savent identifier cette fleur remarquable, le trille blanc, *trillium grandiflorum*, indigène de notre partie de l'Amérique septentrionale. L'Ontario a eu le bon goût d'en faire son emblème floral. Des États de la Nouvelle-Angleterre partagent avec nous tant le culte des sucres au petit printemps que la floraison merveilleuse, quelques semaines plus tard, des trilles. Ailleurs dans le monde, la fleur est absente et presque inconnue — sauf des botanistes.

Un endroit privilégié pour observer cet éphémère et saisissant spectacle du mois de mai se trouve à Montebello, autour du manoir historique de Louis-Joseph Papineau et près de l'ancien *Seignory Club* devenu Château Montebello. Cela vaut le déplacement. Au Japon de mon enfance, j'ai été marquée par les voyages que l'on entreprenait dans le seul but de contempler, du haut d'une montagne, la lune du mois d'août. Pourquoi ne pas en faire autant pour nos trilles, ici, vers la fin mai?

### UNE ESPÈCE MENACÉE

Mais attention! Malgré leur abondance dans leurs habitats naturels, les trilles sont une espèce fragile. Membres de la fa-



Le trille blanc: «éphémère et saisissant spectacle du mois de mai».

mille des liliacées, leur tige part d'un minuscule rhizome souterrain. Celui-ci, pour se régénérer d'année en année, a besoin de l'énergie que lui fournira le mûrissement du feuillage. Or, en cueillant la fleur sur sa tige unique, on ne peut évidemment qu'enlever le verticille des trois feuilles sous-jacentes, les seules

qu'aura la plante pour survivre.

Nos trilles, hélas, ne sont pas menacés uniquement par les passants qui cueillent ou arrachent tout ce qui leur tombe sous l'oeil. Ils le sont plus gravement encore par le développement domiciliaire et commercial autour de nos villes. Un exemple, parmi tant d'autres,

m'assaille à chaque trajet que je fais vers Montréal. Un des boulevards boisés de Fabreville est en train de succomber, victime des bulldozers. La longue allée bordée de trilles en mai, qui me réjouissait depuis des années, ne sera plus. De jour en jour, elle se transforme en artère dont la laideur éprouvante (songez au boulevard Décarie avant qu'il ne devienne tunnel de voie rapide) est la rançon usuraire d'un prétendu essor économique.

C'est là, en quelque sorte, un défi pour nos horticulteurs. Non pas qu'on leur demande d'enjoliver à force de pétunias les enfilades de concessionnaires de voitures — bien que cela ne nuise sans doute pas. On peut tout bonnement constater que, de pair avec l'intérêt grandissant pour les fleurs cultivées et les jardins, se manifestent ici et là un souci de conserver la nature et un respect nouveau pour notre flore indigène.

Ainsi, voit-on apparaître presque en sourdine, secret réservé aux initiés, une forme de «jardinage minimal», tout à fait adapté à nos vies bousculées. Il s'agit d'apprendre à connaître et à favoriser — surtout à ne pas déranger — les plantes indigènes ou les «mauvaises herbes» décoratives qui ont déjà élu domicile parmi nous. Par exemple, il y a quelque temps, Pierre Dansereau invitait les citadins à coloniser les terrains vagues de leur voisinage en y semant des graines de fleurs sauvages. Excellente idée pour un grand nombre de jolies fleurs des champs. Mais les

trilles, fleurs des sous-bois, ont des exigences bien particulières qu'il vaut mieux connaître avant d'établir des colonies dans un jardin de ville ou de banlieue!

#### APPRÉCIER LE TRILLE

Commençons donc par apprendre à regarder notre trille. Admirez ses trois pétales blancs, pareils à des ailes, dont la symétrie, répétée dans les sépales pointus du calice, est aussi reprise, à peine plus bas, dans le dessin délicatement veiné des trois feuilles. La qualité de mystère et d'envol de cette fleur est rehaussée par la rapidité avec laquelle le sous-bois, encore brun et nu en avril, se pare soudainement et à perte de vue de cette profusion, de cette abondance, de cette extravagance de beaux atours.

L'œil attentif y découvrira, entremêlées et plus modestes, une série de fleurs différentes

qui font leur bref éclat avant que le feuillage frais éclos des arbres ne coupe la lumière du soleil. Fraises des bois, violettes blanches et jaunes, hépatiques, sanguinaires, dicentes, uvulaires, asarets: savons-nous seulement les reconnaître? Quand on y regarde de près, on s'émerveille aussi devant quelques trilles rouges, de couleur lie-de-vin (*trillium erectum*), — protégés des cueilleurs par leur odeur nauséabonde — et ailleurs devant de plus rares et moins robustes trilles veinés de rose (*trillium undulatum*). Mais la vision soudaine de milliers de trilles blancs volant à ras de terre sous l'ombre ténue de branches à peine touchées par le vert tendre qui commence à vibrer dans l'air, constitue un spectacle inoubliable. Au bout de trois semaines, les fleurs blanches commenceront à virer au rose. Ensuite, discrètement, la plante s'effacera, et il n'en res-

tera plus trace parmi le feuillage persistant des autres espèces.

Les voyages à l'étranger nous aident parfois à regarder d'un œil nouveau ce qui nous entoure toute notre vie. Ainsi lorsque je me suis trouvée un jour en mai, il y a deux ans, devant un superbe parterre de trilles blancs cultivés dans un des parcs de la Reine, en Angleterre (*the Savill Gardens*, près de Windsor), j'ai eu le goût de me mettre sur la piste des botanistes amateurs qui, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, découvraient les merveilles de la flore nord-américaine et s'empressaient d'en envoyer des spécimens à leurs souverains respectifs.

Michel Sarrazin, chirurgien des armées du Roi de France à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, s'intéressait particulièrement aux plantes médicinales; il avait sûrement dû rencontrer le trille, estimé des Indiens. Pehr Kalm, envoyé par l'Académie royale de Suède,

voyagea d'Albany à Québec et à Baie-Saint-Paul trop tard dans la saison (de juin à octobre 1749) pour y voir des trilles, mais se les fit certainement décrire par le médecin botaniste en service ici, Jean-François Gaultier, qui l'accompagna presque partout sur le terrain. Comme j'aurais aimé assister à leurs entretiens botaniques avec le gouverneur, M. de la Galissonnière!

Ceci m'amène, pour revenir du rêve à la réalité, à me poser des questions. Quand et où le trille est-il de fait entré dans les collections botaniques de l'élite européenne? Faut-il vraiment de nos jours aller jusqu'en Angleterre pour se rendre compte des possibilités hautement décoratives du trille cultivé? J'espère que des lecteurs de **Continuité** sauront m'aider à y trouver réponse. ■

Thérèse Romer

## UN PEU DE ZESTE!

Il suffit d'un peu de zeste pour donner du goût et de la saveur à tous vos projets.

Que ce soit un dépliant ou un magazine, un diaporama ou une signalisation, une illustration ou une photographie, une papeterie ou une annonce, **ZIGZAG** les conçoit avec une qualité graphique et des idées originales.

Avec un peu de zeste, vous obtiendrez des services professionnels de conception, de production, de recherche et de rédaction publicitaire à votre goût.

Alors, mettez un peu de zeste dans vos projets, ils n'en seront que meilleurs.

### ZIGZAG

Design communication  
1090, rue Cartier,  
Québec G1R 2S5 524-6266  
ZA VERGE designer



## QUESTIONS DE CULTURE

**N° 4 Architectures:  
La culture dans l'espace**  
208 pages, 15,00\$

**N° 5 Les régions culturelles**  
189 pages, 12,00\$

**N° 6 La culture et l'âge**  
190 pages, 12,00\$

En vente dans  
toutes les librairies  
ou à  
l'Institut québécois  
de recherche sur la culture  
93, rue Saint-Pierre  
Québec, QC, G1K 4A3

